

Balzac aux deux mille faces

De nouvelles études concernant le rôle de l'écrivain dans la société et la valeur de ses oeuvres remplissent la majeure partie de l'ordre du jour de la critique littéraire contemporaine. Bien que d'une génération à l'autre on acceptait toujours les jugements traditionnels avec plus ou moins de réticence ou d'approbation, on n'a jamais travaillé dans ce domaine aussi systématiquement et avec autant de compétence qu'aujourd'hui. A notre époque le lecteur cherche dans la critique littéraire non seulement la clarté et la précision de l'analyse, mais également un regard sur le monde susceptible de l'orienter. Si jamais la légende d'Héraclès au carrefour a pu être appliquée littéralement à une époque c'est certainement à la nôtre qu'on peut l'appliquer dans mille cas particuliers sinon à l'ensemble du monde actuel. Nous ne voyons que des carrefours! Il n'est donc pas étonnant que le lecteur cherche des indications sûres, des poteaux indicateurs réels. Il lui est arrivé tant de fois de s'égarer qu'il a envie de se reposer un moment à un endroit qui lui garantirait une certaine sécurité. Les critiques doivent donc revaloriser les écrivains et leurs oeuvres pour redonner du courage et de la confiance au lecteur. Cependant, la revalorisation devient souvent destruction. Il faut déblayer souvent pour pouvoir avancer. — Mais il y a pourtant des écrivains traditionnels qui n'ont pas besoin d'être revalorisés, car leur valeur ne cesse pas d'augmenter comme un capital sagement placé. Dans le cas des auteurs de cette classe nous avons souvent l'impression que ce sont eux qui demandent la revalorisation de la critique, étant donné que leurs oeuvres s'imposent d'elles mêmes et comme malgré la critique. La vie de ces auteurs, autant que leur oeuvre, est si grande et si variée que la critique ne cesse d'y découvrir du nouveau comme on découvre toujours du nouveau dans une vieille métropole. Balzac est un de ces auteurs dont les mille aspects divers ne seront jamais assez mis en évidence. La

moindre découverte faite dans son univers nous le rend encore plus familier, plus attachant et plus grand, car c'est vraiment lui, Balzac, qui tout en nous surprenant, et même en nous dérouterant quelquefois, sait cependant jamais nous perdre et même, d'une manière inimitable, nous donner l'assurance que nous sommes sûrement sur la bonne piste.

«Monsieur de Balzac était un des premiers parmi les plus grands, un des plus hauts parmi les meilleurs. Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine; livre merveilleux que le poète a intitulé comédie et qu'il aurait pu intituler histoire, qui prend toutes les formes et tous les styles, livre qui est l'observation et qui est l'imagination».

«A son insu, qu'il le veuille ou non, qu'il y consente ou non, l'auteur de cette oeuvre immense et étrange est de la forte race des écrivains révolutionnaires».¹

Ces phrases ont été prononcées le 20 août 1850 devant le cercueil de Honoré de Balzac. Elles sont très connues, mais elles ne le seront jamais assez, car elles résument avec une infaillible justesse la vie et l'oeuvre d'un grand écrivain vues par un autre grand écrivain. On ne peut être mieux jugé que lorsqu'on est jugé par son égal. D'ailleurs, ce n'est pas seulement un jugement, c'est une définition; et depuis, personne n'en a formulée de meilleure. Dans le style même de ces phrases nous reconnaissons aussitôt et l'époque à laquelle elles ont été prononcées et la totalité de l'oeuvre qu'elles concernent.

En effet, déjà les premiers tomes de la *Comédie humaine* annoncent que nous nous trouvons devant une fresque magistrale représentant l'énergie, la volonté et l'ambition de la génération romantique en France. Sur le fond d'or de cette Sixtine des Lettres s'inscrit chaque volume dans le mouvement caractéristique de sa force et de sa détermination. Semblables aux sommets du relief géographique les personnages incarnent le plus haut degré de fermeté et de ténacité. Dans leur ascension ininterrompue ils sont conduits par une ambition sans borne, puisée dans l'inépuisable réserve personnelle de leur auteur. Energie, intelligence, ruses, perfidies, intrigues sont mises en action dans le seul but de faciliter aux forts et aux impudents l'ascension sûre et rapide des sommets convoités. Dans cette presse générale

¹ Victor Hugo, *Oeuvres complètes, Actes et paroles I*, Paris, 1882, p. 532.

qui conduit sur les hauteurs des montagnes d'or et du pouvoir incontesté on voit naître les passions les plus obscures, les crimes les plus raffinés et les monomanies les plus bizarres. Dans ce monde où l'ambition détruit toutes les valeurs morales et toute solidarité humaine, se dressent les banquiers et les forçats jetant une ombre glaciale sur tout ce qui les entoure: les titans de l'énergie de la volonté et de l'ambition ferment l'horizon de toute part.

Le titanisme romantique trouve ses modèles dans l'histoire de la société romantique. Le monde politique offre de nombreux exemples de corruption: Fouché, le plus infâme parmi les infâmes; Talleyrand, détroqué, prince et diable boiteux; Barras, pourriture et vice. Et tous ceux qui, dans la poursuite du profit personnel, ont perdu toute dignité. Les glorieux soldats de l'empire, méprisés par le pouvoir, éliminés du corps social, glorifient (inventent même) leur passé héroïque et mènent une guerre implacable contre la société établie. Les attentats, les vols et les assassinats n'ont jamais été aussi bien accueillis dans l'opinion publique qu'à l'époque romantique. Jamais l'assassin n'a été aussi populaire, jamais on ne l'a tant gâté.

Le Corse Joseph Fieschi,² ancien soldat de Napoléon, a tué, au moment de son attentat contre Louis-Philippe, vingt personnes de la suite du roi. L'attentat n'a pas été exécuté pour des raisons politiques, mais par besoin d'attirer l'attention sur soi, donc, pour des raisons publicitaires. Trois jours après la mort de Fieschi sous la guillotine Molé, premier ministre de Louis-Philippe et membre de l'Académie française, écrit à l'historien Barante, également membre de l'Académie française: «Fieschi n'était pas un homme ordinaire. Tout ce pays compris entre les Alpes et les deux mers n'en produirait pas un de cette espèce. Un témoin, vieille connaissance de Fieschi, le comparait à un sauvage de Cooper (le Renard subtil), mais je voyais en lui le montagnard de la Corse, type unique qui réunit à la ruse méridionale, la plus intrépide énergie. Je ne dirai qu'à vous: je retrouvais dans Fieschi... du Napoléon...».³ Le public suivait le premier ministre et comparait tout naturellement Fieschi à Napoléon ce qui ne devait pas déplaire à notre assassin, car ayant remarqué l'absence du prince de Talleyrand à la deuxième séance du procès il dit: «J'étais bien sûr que le prince ne reviendrait pas; il a été trop vivement impressionné par le son de ma voix qui rappelle, à s'y méprendre, celle de l'Empereur».⁴ Mademoiselle Nina Lassave, maîtresse de l'assassin devient une hé-

² Murato 1790 — Paris 1835.

³ Robert Burnand, *L'Attentat de Fieschi*, p. 177, *Histoire de France*, Paris, 1930.

⁴ *Id.*, p. 178.

roïne, un ange de pureté, l'incarnation même du devoir et de la vertu. On la célèbre en prose et en vers :

Nina, courage,
Ris des méchants.
Après l'orage,
Vient le beau temps.⁵

Madame de Dino écrit : « Le seul sujet de conversation c'est Fieschi, non pas son crime, mais ses amours, mais sa dévotion. Mlle Nina Lassave et l'abbé Grivel : voilà ce qui est le plus à la mode . . . Enfin, on est fou ! ».⁶

Pierre-François Lacenaire,⁷ célèbre représentant de l'assassinat romantique, faisait des poèmes, écrivait ses mémoires et recevait dans sa cellule des peintres, les journalistes, les voyageurs (Jacques Arago), les prêtres et les belles Anglaises. On discutait ses déclarations dans les salons, dans les boudoirs et dans les couloirs des ministères. Maxime Du Camp avait conservé dans sa bibliothèque la main embaumée de Lacenaire dont « la chair froide au duvet roux » avait gardé « cette immobilité convulsive » qui frappa Théophile Gautier et lui suggéra plusieurs vers dont voici quelques uns :

Tous les vices, avec leurs griffes,
Ont dans les plis de cette peau
Tracé d'affreux hiéroglyphes
Lus couramment par le bourreau . . .
Saints calus du travail honnête,
On y cherche en vain votre sceau ;
Vrai meurtrier et faux poète,
Il fut le Manfred du ruisseau.

Et voici l'autoportrait qu'il nous a laissé dans ses mémoires : « Sérieux dans les choses graves et même dans les badines, j'aurais pu être philosophe, mais je suis né assassin comme on naît poète. Je tue quand il faut en venir là, femme, vieillard, ami ; et n'excepte que les enfants : celui qui dira que j'ai un regret dans l'âme mentira, celui qui écrira que mon cœur n'a jamais été atteint par le remords mentira. Je veux être moi et pas un autre ! Lacenaire en miniature ne serait qu'un homme ordinaire, et l'on sait si je suis d'une forte trempe, une autre trempe que celle de Fieschi ! (Drôle de course à la gloire dispensée par le crime ! Remarque de l'auteur). J'ai déclaré une guerre à outrance à l'espèce humaine ; l'espèce humaine a le dessus, ma tête tombera . . . Si je vivais encore, je tuerais ». Dans cette confession criminelle il ne manque aucun des éléments littéraires qui définissent le titanisme romantique : « Ne pas connaître

⁵ *Id.*, p. 179.

⁶ *Id.*, p. 178.

⁷ Francheville 1803 — Paris 1836.

le remords, vouloir être soi-même et pas un autre, n'avoir que du mépris pour un homme ordinaire, être d'une forte trempe et déclarer la guerre à l'espèce humaine». Plus loin, dans le poème intitulé «Petition d'un voleur à un roi son voisin» nous voyons le portrait moral d'un Titan diabolique:

Sire, de grâce, écoutez-moi:
Je viens de sortir des galères...
Je suis voleur, vous êtes roi,
Agissons ensemble en bons frères.
Les gens de bien me font horreur,
J'ai le coeur dur et l'âme vile,
Je suis sans pitié, sans honneur:
Ah! faites-moi sergent de ville!

Mais comme il s'agit ici d'un poète non assassiné, mais d'un poète assassin finissons sur une note lyrique que devaient chanter les Edith Piaf de 1836.

Je ne regrette de la vie
Que quelques jours de mon printemps
Et quelques baisers d'une amie
Qui m'ont charmé jusqu'aux vingt ans...⁸

François-Eugène Vidocq,⁹ maître des malfaiteurs, roi des voleurs, déserteur, bagnard et chef de la Sûreté jouit de la sympathie de tout Paris. Ses *Mémoires* font sensation, son nom se trouve dans les encyclopédies anglaises et françaises. Après avoir été spécialiste du crime il devient le Napoléon de la Police. Dans la préface de *la Vie fabuleuse et authentique de Vidocq*¹⁰ Jean Savant écrit: «Une individualité saisissante, absolument hors série. Une de ces destinées magistrales, comme l'histoire n'en compte que très peu, et qui provoquent la curiosité, l'admiration, la stupéfaction, l'envie... Vidocq est entré dans la légende». Honoré de Balzac connaissait bien François Vidocq, ils étaient même collaborateurs. Le Vautrin de *la Comédie humaine* c'est Vidocq vu par Balzac, et c'est «la colonne vertébrale» de son oeuvre comme le déclarait Honoré lui-même. Victor Hugo a eu raison de définir l'oeuvre de Balzac comme un seul livre représentant toute la civilisation romantique avec quelque chose d'effarant et de terrible. Et il est curieux de constater que la stratification de toute grande civilisation contient quelque couche criminelle. Cette couche, à son tour et dans le cas qui nous intéresse, représente le plus puissant levier du rythme meurtrier de *la Comédie humaine*.

En octobre 1830 (donc tout au début de sa carrière littéraire officiellement avouée) Balzac a écrit un court récit (probable-

⁸ J. Lucas-Dubreton, *Lacenaire ou le romantisme de l'assassinat*, Paris, 1930, p. 240.

⁹ Arras 1775 — Paris, 1857.

¹⁰ Paris, 1950.

ment le plus court qu'il ait jamais écrit, il a 3 pages de texte intitulé *Un entr'acte* et qui commence: «Il avait attendu le bonhomme au coin de la rue Dauphine et de la rue Contrescarpe. Là d'un coup de marteau lestement assené sur le front entre les deux yeux, il l'avait tué, à neuf heures du soir, au milieu du tumulte, en présence de tous les passants...». Le meurtrier qui s'appelle Stanislas de B... regagne aussitôt sa place au théâtre de l'Odéon qu'il avait quitté pour un instant pendant l'entr'acte. Sur quoi Balzac s'écrie: «Il y a souvent quelque chose d'atroce dans un alibi...», puis il finit son récit par cette conversation de salon qui a lieu une dizaine d'années plus tard et au cours de laquelle on réhabilite l'assassin de la façon la plus naturelle du monde:

— Quel est ce monsieur dont le teint est olivâtre..., qui est si bien mis, jeune encore..., et qui a dit ce joli mot sur les blessés de juillet?...

— Quoi! vous ne le connaissez pas?... c'est Stanislas de B...

— Ah! oui, auquel is est arrivé cette aventure, en... en... Ma foi, il y a longtemps.

— Oui, rue Dauphine...

— Mais est-ce bien vrai? On a dit cela; mais, que diable!... Il paraît assez honnête homme.

— M. Stanislas?... reprit la maîtresse de la maison, je le crois certes bien! Un homme charmant, plein d'esprit, de grâce, et qui a un équipage ravissant. Il est peut-être un peu trop passionné; mais il est très influent. Du reste il possède soixante mille livres de rente.

— Où demeure-t-il?

— Eh bien, dis-je en entendant cette singulière interrogation, est-ce que je ne vois pas tous les jours des banqueroutiers, des faussaires, des voleur tout aussi honorés? Pourquoi la bonne société reculerait-elle devant un meurtrier?..¹¹

Ces lignes pourraient précéder une grande partie de la *Comédie humaine*. Le sage *Journal des Débats* écrit en 1836: «On est effrayé quand on calcule tout ce qui a été ébranlé depuis quatre ans, d'idées, d'ordres et de principes sociaux, tout ce qui a été semé de principes de mort et d'anarchie. Dans l'ordre civil et moral, comme dans l'ordre politique, rien n'a été sacré... Peu importe par quelle route, pourvu qu'on arrive à son but...».

Et l'historien J. Lucas-Dubreton dans l'avant-propos de son livre *Lacenaire ou le romantisme de l'assassinat* cité plus haut dit: «Les bourgeois de 1830, qui avaient gardé tout vif le respect de la culture classique, considéraient le romantisme comme une

¹¹ *Petite collection Balzac*, deuxième volume, Paris, 1946, p. 107.

maladie contagieuse, une sorte d'épilepsie propre, si l'on n'y mettait ordre, à corrompre, à détruire le corps social; ... Au vrai, sur les confins du romantisme s'est développé, comme une excroissance monstrueuse, le romantisme de l'assassinat; et c'est là l'une des caractéristiques les plus curieuses que présente le règne de Louis-Philippe, ce règne qui, dans l'opinion générale, passe pour avoir été paisible, paternel, voire sommeillant, qui fut en réalité effroyablement convulsé par les émeutes conjuguées des idées et des hommes». C'est l'époque où Alexandre Dumas publie huit volumes des *Crimes célèbres*, où Stendhal prend un crime réel et actuel comme thème de son roman *le Rouge et le Noir*.

Cependant le Titan légendaire du romantisme, l'homme qui fait rêver toute une génération, reste Napoléon. Son chemin d'Ajaccio à Versailles brille dans tous les coeurs, met en action tous les projets. Napoléon est le type authentique du héros romantique de l'énergie, de la volonté et de l'ambition, c'est lui qui confère l'auréole épique à tout exploit, à toute action qui s'élève au-dessus du quotidien et du médiocre, c'est lui qui se trouve au sommet de la pyramide et c'est lui que regarde la première moitié du dix-neuvième siècle. Napoléon est un romantique par excellence et c'est sa personne qui produira plus tard les Stendhal, les Carlyle et les Nietzsche.

C'est en France que le romantisme européen trouve sa plus nette expression, car c'est en France qu'au dix-huitième siècle la discipline de la pensée se trouvait être la plus rigoureuse. La révolte des passions et de l'imagination contre la tyrannie rationaliste de la société n'y a pas dégénéré en un lyrisme fantastique, en une nuit de mystères comme ce fut le cas en Allemagne, ni en une libération intégrale du subconscient comme en Angleterre. Le romantisme français porte en lui un cachet permanent de la réalité; ceci est évident dans tous les domaines de l'activité historique et spécialement dans la lutte continuelle de l'individu contre la société. On peut en conclure qu'en France le culte de l'individualisme a abouti au titanisme grâce à l'attitude de l'individu en face de la société et non pas grâce à l'attitude de l'homme en face de la nature. De nombreuses révolutions de l'époque, sans oublier *la Comédie humaine*, indiquent assez nettement cette note réaliste.

Balzac participait aux événements de son époque avec un vif intérêt, il suivait avec passion les exploits individuels de la société de son temps. En grande partie, les aspirations de ses personnages représentent les aspirations du monde romantique:

le développement complet et brutal de toutes les aptitudes individuelles, la mobilisation de toutes les énergies latentes dans la conquête de hautes positions sociales. Balzac pouvait observer cet aspect hors-la-loi de son époque dans sa propre famille: le père, un original, ancien intendant des vivres dans l'armée de Napoléon, l'oncle assassin (moins romantique que Lacenaire; il avait assassiné une fille qui réclamait une pension alimentaire). Il a eu, lui aussi, son chemin de Napoléon depuis son premier essai littéraire jusqu'à son premier roman signé. Et sur ce chemin il a été lui aussi soutenu par l'énergie, la volonté et l'ambition. Lorsqu'à l'âge de vingt ans, en 1819 (la même année son oncle a été condamné à mort à Albi et guillotiné) il avait décidé, dans la mansarde de la rue Lesdiguières, de se mesurer avec les difficultés de la création littéraire, alors, dans sa première escarmouche un peu plus sérieuse et qui s'appelle *Cromwell*, poème tragique en cinq actes, il avait été lui aussi assisté par les héros militaires et politiques du jour. A cette époque il écrit à sa soeur Laure: «Si tu as quelques belles pensées, communique-les-moi. Gardes les jolies, il ne me faut que du sublime. Je veux que ma tragédie soit le bréviaire des rois et des peuples, et veux débiter par un chef-d'oeuvre, ou me tordre le cou».¹² Que ce premier essai ait été en même temps le premier échec, le fait n'est pas important. Balzac avait besoin d'échecs, car s'il n'avait pas subi tant d'échecs il n'aurait pas emporté tant de victoires posthumes. C'est, d'ailleurs, lui qui disait que la gloire était le soleil des morts. Huit ans après ce premier échec de Balzac, Victor Hugo écrira dans la Préface de son *Cromwell*, drame injouable en cinq actes et soixante et un personnages: «Nous voici parvenus à la sommité poétique des temps modernes. Shakespeare, c'est le drame; et le drame qui fond sous un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie, le drame est le caractère propre de la littérature actuelle». Plus de vingt ans après, Balzac écrira à l'un des rédacteurs de *la Semaine*: «J'ai entrepris l'histoire de toute la société. J'ai exprimé souvent mon plan dans cette seule phrase: 'Une génération est un drame à quatre ou cinq personnages saillants'. Ce drame c'est mon livre. Comment faire accepter une pareille fresque, sans les secours des titans ensevelis? Dans cette tempête d'un demi siècle, il y a des géants qui font marcher les flots...».

Revenons au No 9 de la rue de Lesdiguières «où le feu a pris au troisième dans la tête d'un jeune homme. Les pompiers y sont depuis un mois et demi; pas possible de l'éteindre. Il s'est

¹² H. de Balzac, *Lettres à sa famille 1809—1850*, publiées par Walter Scott Hastings, Paris, 1950, p. 31.

pris de passion pour une jeune femme qu'il ne connaît pas. Elle s'appelle la Gloire». ¹³ Rappelons-nous le portrait de Balzac à l'âge de vingt ans.

Il serait inexact de voir Honoré Balzac jeune comme un garçon prétentieux, sûr de lui ou orgueilleux. Il n'avait pas de complexes, il est vrai, mais il a eu des moments d'abattement qui frôlaient le désespoir. «Je n'ai pas d'autre inquiétude que l'envie de m'élever, et tous mes chagrins viennent du peu de talent que je me reconnais . . . Au diable la médiocrité!». ¹⁴ Une fois il s'est même trouvé au bord du suicide. C'est un ami qui l'en a dissuadé. Son assurance apparente et son orgueil tout artificiel étaient inventés dans le seul but de dissimuler ses moments de dépression et de doute. C'est dans sa propre famille qu'il a appris à ne jamais dévoiler ses faiblesses devant les autres. Il est donc loin de représenter un personnage monolithique de confiance en soi-même. Et si nous anticipons ici de quinze ans, lorsque les hésitations, les doutes et les découragements de Balzac prendront une forme encore bien plus définie et bien plus dramatique, nous lisons dans la lettre adressée à Madame Hanska le 20 mars 1836: «La vie aura été pour moi la plus douloureuse des plaisanteries. Mes ambitions tombent une à une. Le pouvoir est peu de chose. La nature avait créé en moi un être d'amour et de tendresse, et le hasard m'a contraint à écrire mes désirs au lieu de les satisfaire. Si d'ici à trois ans rien n'est changé dans mon existence, je me retirerai paisiblement en Touraine, vivant au bord de la Loire, caché à tous, ne travaillant que pour remplir le vide des jours. J'abandonnerai même mon grand ouvrage. Mes forces s'épuisent dans cette lutte; elle dure trop longtemps; elle m'a usé». Et dans la lettre du 12 juin de la même année il continue dans le même ton: «Non, je m'étonne d'avoir survécu à cette lutte. La vie est trop pesante; je ne vis pas avec plaisir (. . .) Quoique j'aie gagné mon procès et que *Le Lys* paraisse, mes affaires sont dans un état peu prospère, car ce sont des victoires qui tuent. Encore une et je suis mort». Ces moments d'abattement sont intenses, mais de courte durée. Voici comment il reprend courage et espoir entre les deux crises avouées plus haut à Madame Hanska. Le 16 mai de la même année il écrit à la même: «Ainsi, d'ici à deux ans, je vais tâcher de m'ouvrir à coups de canon la porte de l'Académie, car les académiciens peuvent devenir pairs, et je tâcherai de faire une assez grande fortune pour arriver à la Chambre haute et entrer dans le pouvoir par le pouvoir même». Ce Balzac méridional et optimiste nous est bien plus familier que l'autre.

A l'âge de vingt ans Balzac n'est pas encore légitimiste, et quand il le deviendra il le sera si peu que ses sympathies vraies

¹³ *Id.*

¹⁴ *Id.*, p. 25.

iront presque toujours du côté de l'opposition. L'ardeur avec laquelle il décrit les manifestations politiques à l'occasion de l'anniversaire de la mort de l'étudiant Lallemand et la fraternisation finale entre les manifestants, les soldats et les gendarmes montre bien que le jeune Honoré aurait facilement quitté sa table de travail où s'entassaient les feuillets du roman *l'Héritière de Birague*, «une vraie cochonnerie littéraire, avouait-il et serait descendu dans la rue s'il ne s'était pas senti contraint par sa seule décision de travailler pour gagner l'argent nécessaire à sa propre indépendance. A ce moment-là, il est violemment anticlérical et même antireligieux. Il écrit à sa soeur Laure à Bayeux: «Vas-tu donc aller à la messe et plier le genou devant les préjugés et les plâtres de l'église? Hier encore, j'ai vu jeter en moule cent saints qui vont recevoir l'hommage de cent mille dupes. Oh! le bon pays à exploiter que ce Bayeux plein de dévotes! Il doit y avoir une furieuse provision d'amourettes et d'intrigues, car la dévotion est l'enseigne de tout cela».¹⁵

L'amour et la gloire étaient les Muses favorites de Balzac d'après ce qu'il aimait à répéter. La devise est belle, mais elle est déjà classique et Balzac, comme tout écrivain authentique veut d'abord être de son temps, il veut d'abord connaître les lois profondes qui régissent son époque, et c'est pourquoi il faudrait peut-être placer même au-dessus de l'amour et de la gloire un trait de la nature véritable de notre auteur, un trait qu'il n'a pas défini, mais qu'il a manifesté pendant toute son existence et qui est simplement sa curiosité universelle innée, ininterrompue et infatigable. C'est à cette profonde curiosité innée qu'il faut subordonner toutes les autres passions. L'ambition de connaître était sa suprême passion. Déjà au collège de Vendôme il brûlait d'impatience de connaître toute la philosophie, la métaphysique en particulier. *Louis Lambert* en est la preuve. Ce n'est pas pour devenir avoué qu'il avait accepté d'être clerc de notaire chez maître Passez (il ne l'avait jamais promis à ses parents), mais plutôt pour voir un peu ce qui se passe dans une étude de notaire et ce qu'on peut y apprendre sur son semblable. L'amour également était soumis à cette soif de connaître. Toutes ses amies femmes, reconnues officiellement comme telles, sont plutôt des «Chroniques» que des jeunes filles séduisantes. Madame de Berny représente avant tout la chronique de la cour de Louis XVI et de la Révolution (l'amour ne vient qu'après), la duchesse d'Abrantès représente la cour impériale de Napoléon Ier, la duchesse de Castries l'ancienne aristocratie. Dans la vie de Balzac il y a encore une longue liste de femmes appartenant à toutes les classes sociales, mais elles aussi étaient tout d'abord des informatrices. On se souvient de la petite

¹⁵ *Id.*, pp. 38—39.

nouvelle de Tchekhov où l'étudiant en médecine aime une jeune fille parce qu'il a besoin d'un corps pour préparer son examen d'anatomie. Une curiosité universelle animait toutes ses forces animales et mobilisait toute son intelligence. Il n'hésitait pas à étudier les mystiques Swedenborg et Saint-Martin, car il désirait connaître le moyen d'établir des rapports directs d'âme à âme par l'intermédiaire de la substance électrique, ce roi des fluides qui, suivant la haute pression de la pensée ou du sentiment s'épanche à flots (Séraphitus-Séraphita), il découvrit avec enthousiasme Mesmer et son magnétisme animal, Lavater et sa physiognomonie. Les sciences exactes l'enchantèrent. Il en connaissait tout ce qu'on pouvait en connaître à son époque. Il en prévoyait même le progrès. La classification des personnages dans *la Comédie humaine* est celle de la zoologie dans l'histoire naturelle de Geoffroy de Saint-Hilaire et de Cuvier. Chez Balzac la curiosité était toujours passionnée comme tout ce qu'il faisait dans la vie.

Un autre aspect de Balzac était son humour, sa bonne humeur et son rire. On n'a qu'à reproduire le titre des *Contes drolatiques* en entier pour s'en rendre compte: *Les Cent Contes drolatiques colligés des Abbayes de Touraine et mis en lumière par le sieur de Balzac pour l'esbattement des Pantagruelistes et non aultres*. Et lorsqu'on lui demandait le véritable but de ce livre il répondait: «J'ai écrit les *Contes drolatiques* pour augmenter la population en France». Il n'aimait pas la tristesse littéraire des romantiques. Dans son *Prométhée ou la vie de Balzac*¹⁶ André Maurois cite les phrases suivantes de Balzac: «Le rire est un besoin en France, et le public demande à sortir des catacombes où le mènent, de cadavre en cadavre, peintres, poètes et prosateurs... C'est faire acte de citoyen que de s'opposer à cette tartufferie». Très souvent son humour s'attaque à lui-même. Les lettres adressées à sa soeur Laure en sont pleines. Un exemple: «Je t'apprendrai avec un sensible plaisir que je deviens un peu plus beau que je n'étais: ma peau a blanchi; mes boutons ont disparu, et je suis un homme à faire tourner la tête aux femmes... Tu ne m'as pas dit s'il y avait à Bayeux des veuves riches?»¹⁷ Si nous ajoutons encore qu'il a gardé pendant toute sa vie la spontanéité cordiale et franche d'un enfant qui ne sait ce qu'est la méchanceté nous comprendrons pourquoi Balzac homme reste toujours si attachant. Il dit à Madame Hanska en 1836: «Il y a deux choses dans mon caractère: une confiance d'enfant et un manque total d'égoïsme».¹⁸

¹⁶ *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris, 1965.

¹⁷ O. c., note 12, p. 49.

¹⁸ *Lettres à l'étrangère*, tome premier, p. 306.

Revenons de nouveau en arrière et suivons Balzac encore pendant quelques années dans sa préparation de *la Comédie Humaine*. Après l'échec discret du poème tragique intitulé *Cromwell* l'entourage de l'auteur lui conseille de faire dans la vie tout ce qu'il voudra sauf de la littérature. Les conseils raisonnables pleuvent autour de lui, mais il ne sait et ne saura jamais ce que c'est que d'être raisonnable. Pendant que les autres s'occupent de son avenir, il quitte le domaine du théâtre et s'engage dans les régions obscures et mystérieuses des romans noirs mis à la mode par les écrivains anglais: *le Château d'Otrante* d'Horace Walpole, où se déroule le sort surnaturel de Manfred, de Conrad et du Chevalier de la Gigantesque Epée dans de sombres salles gothiques, *les Mystères d'Udolpho*, roman absurde d'Ann Radcliffe, spectre dément (Lautréamont *dixit*), *Ambrosio ou le Moine*, roman criminel et sadique de Matthew Gregory Lewis, *Melmoth*, «oeuvre diabolique du révérend père Mathurin» (Baudelaire *dixit*), roman de la terreur et des hallucinations infernales. Balzac considère que le révérend père Mathurin est l'auteur le plus original dont peut s'enorgueillir la Grande Bretagne, et que son *Melmoth* est aussi grand que le *Faust* de Goethe. Dans la préface de sa traduction de *Bertram*, drame de ce même révérend père, Charles Nodier appelle ce genre littéraire «frénétique». L'épithète a un succès inattendu et *Bertram* deux cents représentations à Paris. Voilà les conseillers que Balzac écoute, voilà les paysages qu'il hante. De ce voyage de minuit il rapporte toute une série de romans frénétiques: *le Vicaire des Ardennes*, *Annette et l'assassin*, *le Chevalier maudit*, *le Fiancé de la mort*, *Argow le pirate* et une vingtaine d'autres. Il revient de ce voyage convaincu de connaître les intrigues de l'enfer et d'être à même de ne s'étonner plus de rien. Il décide donc de connaître les intrigues de la société. Dix ans plus tard, se rappelant *Melmoth* qui a signé le pacte avec Lucifer il écrira *la Conciliation de Melmoth* et *Melmoth* deviendra le grand banquier de *la Comédie humaine*. Trente volumes de cette prose noire ont eu le sort du *Poème tragique*, personne ne les a remarqués. Pourtant Balzac réussit à surmonter les doutes et les découragements. Il revient au travail avec une passion égale à celle du joueur qui retourne à la maison de jeu. Le monde des fantômes et des voyages nocturnes est derrière lui — le monde de la réalité, le monde de Paris est devant lui. Les pas de Balzac résonnent dans le vestibule de la *Comédie humaine*. Les titres de ses écrits sont déjà éloquentes: *le Petit dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris*, *par un batteur de pavé*, *la Physiologie du mariage*, *le Code des gens honnêtes*, *l'Art de faire des dettes*, etc. C'est lui et ses collaborateurs qui ont mis à la mode un genre littéraire alors nouveau, celui des Physiologies et des Codes. Voici quelques

pensées prises dans *le Code des gens honnêtes*, écrit en 1825. Il faut rappeler que ce code est écrit pour protéger les gens honnêtes contre les voleurs.

«L'argent, par le temps qui court, donne la considération, les amis, le succès, les talents, l'esprit même: ce doux métal doit donc être l'objet constant de l'amour et de la sollicitude des mortels de tout âge, de toute condition».

«La vie peut être considérée comme un combat perpétuel entre les riches et les pauvres. Les uns sont retranchés dans une place forte à mur d'airain, pleine de munitions; les autres tournent, virent, sautent, attaquent, rongent les murailles, et, malgré les ouvrages à cornes que l'on bâtit, en dépit des portes, des fossés, des batteries, il est rare que les assiégeants, ces Cosaques de l'état social, n'emportent pas quelque avantage».

«Les voleurs forment une classe spéciale de la société: ils contribuent au mouvement de l'ordre social; ils sont l'huile de ses rouages».

«Un voleur est un homme rare, la nature l'a conçu en enfant gâté, elle a rassemblé sur lui toute sorte de perfection: un sang-froid imperturbable, une audace à toute épreuve, l'art de saisir l'occasion, si rapide et si lente, la prestesse, le courage, une bonne constitution, des yeux perçants, des mains agiles, une physionomie heureuse et mobile. Tous ces avantages ne sont rien pour le voleur, ils forment cependant déjà la somme de talents d'un Annibal, d'un Catilina, d'un César».

«Ne faut-il pas, de plus, que le voleur connaisse les hommes, leur caractère, leurs passions; qu'il mente avec adresse, prévoie les événements, juge l'avenir, possède un esprit fin, rapide; qu'il ait la conception vive, qu'il soit bon comédien, bon mime; qu'il puisse saisir le ton et les manières des classes diverses de la société; singer le commis, le banquier, le général, connaitre leurs habitudes, et revêtir au besoin la toge du préfet de police ou la culotte jaune du gendarme; enfin, chose difficile, inouïe, avantage qui donne la célébrité aux Homère, aux Arioste, à l'auteur tragique, au poète comique, ne lui faut-il pas l'imagination, la brillante, la divine imagination? Ne doit-il pas inventer perpétuellement des ressorts nouveaux? Pour lui, être sifflé, c'est aller aux galères... On conviendra que, s'il employait au bien les exquis perfections dont il fait ses complices, le voleur serait un être extraordinaire, et qu'il n'a tenu qu'à un fil qu'il devînt un grand homme».

«Les voleurs ont même un langage particulier, leurs chefs, leur police; à Londres où leur compagnie est mieux organisée qu'à Paris, ils ont leurs syndics, leur parlement, leurs députés. Nous ne sommes pas arrivés encore, il est vrai, à un tel degré de perfectibilité; mais il n'en demeure pas moins patent que chez nous aussi le vol est une profession et si les voleurs n'exi-

étaient pas, la gendarmerie, la magistrature, les tribunaux, la police, les notaires, les avoués, les seruriers, les banquiers, les huissiers, les geôliers, les avocats, disparaîtraient comme un nuage. Que ferait-on alors? que de professions reposent sur la mauvaise foi, le vol et le crime! . . . Tout l'état social repose sur les voleurs, base indestructible et respectable . . .».

Il n'y a nul doute que ces passages aient été écrits par le futur auteur de *la Comédie humaine*. Le jeune Balzac y déploie «la rubanerie de ses phrases» agitée par la fougue et la verve de ses vingt six ans. On y voit cette curiosité universelle dont il était question plus haut, cet intérêt passionné pour tout ce qui est social et humain. On y sent déjà les qualités d'un homme supérieur en même temps que la spontanéité enthousiaste d'un enfant de génie. On se demande par moment si c'est Balzac ou Vautrin qui juge la société. Voici la version de Vautrin dans *le Père Goriot*: «Savez-vous comment on fait son chemin ici? Par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté n'y sert à rien . . . il faut se salir les mains si l'on veut fricoter; sachez seulement bien vous débarbouiller: là est toute la morale de notre époque.» Interpolons ici un petit fait divers. Balzac savait admirablement enrichir ses personnages de roman, il savait donner des conseils efficaces aux honnêtes gens pour se protéger contre les voleurs, mais il ne s'est jamais enrichi lui-même et il n'a jamais pris des précautions suffisantes pour ne pas être volé. Voici le début de la plainte qu'il a adressée au préfet de police de Milan lors d'un de ses voyages en Italie: «A 4^h et demie en arrivant par la contrada Magnani sur la place San Fedele, au coin de l'auberge de la Bella Venezia, un jeune homme assez grand, s'est jeté sur moi et m'a pris ma montre par la chaîne . . .».¹⁹

Poussé par de continuels échecs Balzac continue néanmoins à écrire avec acharnement, devient même propriétaire d'une imprimerie, édite les classiques et songe à la gloire. Ses succès littéraires augmentent proportionnellement avec le nombre de livres publiés. Le sommet des déboires est représenté par la faillite de l'imprimerie avec plusieurs millions d'anciens francs de déficit. Cependant tout cela ne l'empêche pas de continuer. Puisque tout craque, on s'essayera dans la carrière politique. Faillite. Mais la société reste toujours là, multiforme, innombrable, inépuisable. Il est déjà suffisamment documenté sur cette précieuse matière première. Ici c'est le mécanisme social qui devient la passion dominante. En 1829, c'est-à-dire, après dix ans d'efforts titanesques, paraissent *les Chouans* signés Ho-

¹⁹ Le manuscrit n'est pas daté. Le fac-simile a été publié dans le No 2 du *Courier Balzacien*, 1949.

noré Balzac: la particule «de» ne fera son apparition que quelques années plus tard. Le nom de Balzac sonne comme deux coups de feu: Bal-zac (Honoré *dixit*). Après une telle ambition et une telle volonté de réussir il n'est pas étonnant de trouver dans le cabinet de travail de Balzac le buste de Napoléon avec la fameuse inscription: «Ce qu'il n'a pas fini par l'épée, je le ferai par la plume». Cette identification avec le titan romantique lui paraît toute naturelle.

Cependant ce titanisme romantique ne saurait être généralisé, et si nous avons recours à la technique romantique des contrastes, du sublime et du grotesque, du blanc-et-noir, nous trouverons le contraire du héros napoléonien, nous trouverons l'homme qui ne domine rien, qui ne crée rien, qui ne sait que répéter les paroles des autres, nous trouverons l'homme passif, l'homme-automate. Quittons donc les hauts de hurle-vent et descendons dans la plaine où sur les chemins battus évolue l'homme ordinaire. Ici tout est gris et monotone. Ici il n'y a ni révolte, ni nostalgie des hauts plateaux; le chemin battu y indique les limites de la pensée et du sentiment. Les passions et les ambitions ne passent pas par ici. C'est le royaume de l'homme qu'on peut rencontrer tous les jours sur notre chemin de campagne, ou au coin d'une rue. Balzac connaissait le fonctionnement psychique et l'activité intellectuelle de cet être ordinaire aussi bien qu'il connaissait ses titans. Cette découverte, il la doit au caricaturiste Henri Monnier dont la vie ainsi que l'entourage contrastent totalement avec le milieu social dont il a été question plus haut.

Henri Monnier est né à Paris en 1799 (la même année Balzac naissait à Tours) dans une famille de petits fonctionnaires. Ses parents sont originaires de Normandie. Son père travaillait dans l'administration des finances, était décoré de la légion d'honneur en tant que fonctionnaire modèle et commandait la garde nationale. A sa retraite il était retourné dans sa Normandie natale pour arrondir sa petite propriété et pour y mourir à l'âge de 92 ans avec l'auréole de fonctionnaire, de père et d'époux modèles, respecté et vénéré de tous. Pendant que Voltaire, Diderot, Rousseau et autres organisaient les cérémonies funèbres de l'Ancien Régime, pendant que les têtes d'aristocrates roulaient sur la Place de la Concorde, pendant qu'on élaborait la constitution de la république, pendant qu'on menait les guerres révolutionnaires, pendant que Napoléon et le pape transformaient la république en empire, pendant que la France versait le sang dans les victoires et les défaites des guerres impérialistes, pendant que s'effondraient les empires et les dynasties, Monsieur Jean Etienne Bonaventure Monnier, expert comptable modèle, faisait ses additions, ses soustractions, ses multiplications et ses divisions en toute tranquillité comme si en dehors

de son bureau il ne se pasait rien qui pût le concerner de près ou de loin. Il lisait le journal officiel, jouait au tric-trac avec ses collègues de bureau et faisait de petites économies pour arrondir sa petite propriété en Normandie et s'assurer ainsi une vieillesse confortable. Son fils Henry Bonaventure Monnier a pour parrain le commis aux écritures auprès du tribunal, et pour marraine la femme d'un fonctionnaire des finances. Après de modestes succès à l'école, à l'âge de 16 ans, le père l'envoie comme expéditionnaire chez un notaire. N'ayant aucun espoir d'avancer autre que sa belle écriture on l'envoie au ministère de la justice comme clerc stagiaire. Élégant, sympathique et spirituel, Henry Bonaventure rencontre des peintres à la mode qui lui conseillent de s'inscrire dans une école de peinture. En 1825 il est à Londres où il étudie les caricaturistes anglais. Deux années plus tard il retourne à Paris, rencontre des écrivains, en particulier Balzac, et il fait des vignettes pour leurs publications.

Monnier devient rapidement un homme à la mode: les journaux recherchent ses dessins, les écrivains ses illustrations et ses improvisations comiques, et les grisettes son attrayante silhouette. En 1829 il se présente au théâtre avec deux petites scènes populaires *le Roman chez la portière* et *Tribunal*. En 1831 il paraît en personne sur la scène dans sa pièce intitulée *une Famille improvisée* où il tient quatre rôles: un aristocrate libertin, un marchand de boeufs, une portière et un nouveau personnage dans la littérature française, Joseph Prudhomme, ou simplement Monsieur Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et Saintomer, expert assermenté près les cours et tribunaux. Ce nouveau personnage, à qui l'avenir réserve un sort tout particulier, paraît sur la scène déjà dans la petite pièce *le Roman chez la portière*. Il porte une bougie (un rat) et demande le plus humblement du monde la permission de l'allumer. Dès qu'il ferme le carreau de la loge le rat s'éteint et Monsieur Prudhomme revient au carreaux «C'est encore moi: dame! que voulez-vous? tout finit par s'éteindre, dans la nature!... Le rat c'est l'image de la vie... nous subissons la loi commune... Je vais fermer le carreau.» Après son départ la portière s'écrie: «Dieu! que cet homme est bête avec tout son esprit!...». Dans cette réplique Monsieur Prudhomme donne un échantillon de son envergure intellectuelle. Grand succès. Les pages des journaux satiriques sont pleines de dessins représentant la figure de Prudhomme, citant ses maximes; sur les scènes on entend ses dialogues et ses pensées, on admire ses gestes pathétiques. Il grandit d'année en année, se complète et se perfectionne pour devenir la création littéraire la plus populaire de tout le dix-neuvième siècle. Monnier le soigne avec amour, comme il se soigne lui-même. A l'âge mûr il lui consacre trois livres de prose: *Grandeur et décadence de Joseph Prud-*

homme, 1852, *Mémoires de Monsieur Joseph Prudhomme*, 1855, *l'Enfer de Joseph Prudhomme*, 1866. De nombreuses «pensées et axiomes» de Monsieur Prudhomme font partie des plaisanteries de tous les jours:

«C'est mon opinion et je la partage».

«Eloignez l'homme de la société, vous l'isolez».

«Si Napoléon était resté lieutenant d'artillerie, il serait encore empereur».

«Comment? Le pauvre Perinet a donc décidé de mourir? C'est peut-être parce qu'il n'a pas pu faire autrement».

Lorsque des amis, pour honorer ses services militaires rendus à la patrie, lui offrent un sabre «de reconnaissance et d'amour», il le remercie avec emphase:

«Messieurs! ce sabre... est le plus beau jour de ma vie. Messieurs, je jure de soutenir, de défendre nos institutions et au besoin de les combattre».

Ses opinions politiques sont toujours les opinions politiques de son entourage qu'il a toujours soin de déformer et de rendre encore plus ridicules par le ton pathétique absurde de ses déclarations. Dans *le Tribunal* il est convoqué comme témoin et lorsque personne ne lui pose de questions il se considère obligé de déclarer sa fidélité au roi et à la gendarmerie: «Je profite de cette occasion, messieurs, pour réitérer, du fond de mon cœur, devant la France entière, devant l'Europe et le monde, présents ici dans vos membres, mon attachement infini au roi, à la gendarmerie...». Les juges sont obligés de le mettre dehors!

Voici encore quelques lignes de la lettre adressée à Louis XVIII pour lui demander de rétablir la charge de son père qui a souffert sous la révolution et l'empire.

«Sire,»

«Mon père F. P. Prudhomme remplissait les fonctions de sous-maître d'écriture aux pages de la petite écurie, lorsque la révolution française vint briser sa plume et le faire descendre au rang de simple citoyen».

«A l'ombre tutélaire des lys, la calligraphie et la société doivent reflleurir ensemble. La révolution savait bien ce qu'elle faisait en méprisant la belle écriture: elle sapait l'ordre social par la base...».

«La France, mon épouse et moi attendons avec confiance cet acte réparateur qui comblera enfin l'abîme des révolutions et fera tressaillir de joie les mânes augustes de Louis XVI...».²⁰

Monsieur Prudhomme parle ainsi de toute chose. Le style ampoulé et le ton solennel lui paraissent le moyen d'expression le plus naturel du monde. Parmi les légions de personnages que comprend sa comédie de la bêtise humaine, Monnier a toujours

²⁰ H. Monnier, *Mémoires de Monsieur Joseph Prudhomme*, Paris, 1892, pp. 188—189.

préféré de beaucoup Monsieur Prudhomme qui, du reste, sera le seul à lui survivre après s'être entièrement identifié avec lui. Dans la préface des *Morceaux choisis* d'Henry Monnier, André Gide cite Paul de Saint-Victor: «Ce type (Prudhomme) était d'une telle puissance qu'il dévora son inventeur, se l'assimila et ne fit plus qu'un avec lui. A force de jouer Monsieur Prudhomme, de le figurer, de le débiter, Henry Monnier s'était amalgamé et fondu en lui. Le masque avait mangé le visage».²¹

En 1877 Monsieur Henry Bonaventure Monnier — Joseph Prudhomme, ancien commis aux écritures, fils de fonctionnaire, meurt dans sa Normandie natale, dans la propriété que son père avait soigneusement arrondie. Joseph Prudhomme ne représente pas seulement son auteur, le père et le grand-père (tonnelier normand), mais tout une aristocratie de la bêtise. Au XIX^{ème} siècle il représente les petits bourgeois dont les facultés intellectuelles s'étaient atrophiées parce qu'ils répétaient machinalement les opinions des autres et généralisaient sans discernement tout ce qu'on disait autour d'eux.

Monnier enchantait Balzac en tant qu'homme, caricaturiste et écrivain. Ils étaient fort liés professionnellement. Nous entendons le rire rabelaisien de Balzac lorsqu'il écoutait les bêtises prudhommesques sortir de la bouche du charmant Monnier. Balzac qui tâchait toujours de découvrir sur chaque physionomie d'abord les traits qui marquent un type déterminé, observait Monnier-Prudhomme en train de jouer son propre personnage. Entre eux existait même un projet de collaboration littéraire. Balzac comptait écrire avec lui une comédie intitulée «Les aventures amoureuses de Joseph Prudhomme». Le 19 février 1844 il écrit à Madame Hanska que sa comédie allait être jouée au mois de mai suivant; cependant la représentation n'eut pas lieu pour des raisons inconnues. Balzac a introduit Henry Monnier dans sa *Comédie humaine* sous le nom de Jean-Jacques Bixiou, journaliste, dessinateur et caricaturiste qui paraît dans quatorze romans. Voici son portrait moral par Balzac dans *les Employés*: «Sans contredit l'homme le plus spirituel de la division et du ministère, mais spirituel à la façon du singe, sans portée ni suite... D'ailleurs égoïste, avare et dépensier tout ensemble, c'est-à-dire ne dépensant son argent que pour lui; cassant, agressif et indiscret, il attaquait surtout les faibles, ne respectait rien, ne croyait ni à la France, ni à Dieu, ni à l'art, ni aux Grecs, ni aux Turcs, ni à la monarchie, insultant surtout ce qu'il ne comprenait point.²² Il est intéressant de rappeler que Balzac a demandé à Monnier de faire le portrait de Bixiou et

²¹ Henry Monnier, *Morceaux choisis*, avant-propos d'André Gide, Paris, 1935, pp. X—XI.

²² H. de Balzac, *La Comédie humaine*, Paris, 1914, tome XIX, pp. 101—103.